

La Révolution des Oeillets au Portugal

Écrit par Francisco Louça

Mardi, 04 Juillet 2006 01:00 - Mis à jour Samedi, 07 Juillet 2007 21:11



La date du 9 septembre 1973 ne dit sans doute rien à personne. Elle fut pourtant le point de départ d'un événement qui allait secouer toute l'Europe: la révolution portugaise de 1974-1975. Ce jour-là, cent trente-six officiers de l'armée portugaise se réunissent. Ils discutent de revendications professionnelles, dans un esprit de corporation menacée. Mais les circonstances de la guerre coloniale (le Portugal s'essouffait à défendre un vaste empire colonial contre les guerres de libération au Mozambique et en Angola, notamment) et de la dictature allaient les pousser beaucoup plus loin.

Deux mois plus tard ils préparaient un coup d'État contre la dictature du général Caetano. C'était un secret de polichinelle: le commandant de la région militaire d'Evora avait pris note des numéros d'immatriculation des voitures qui avaient amené les participants à la réunion. Mais la police secrète du régime, la Pide, n'avait pas l'habitude d'agir contre ses propres alliés, les militaires, ce deuxième pilier du régime...

La dictature s'efface

La Révolution des Oeillets au Portugal

Écrit par Francisco Louça

Mardi, 04 Juillet 2006 01:00 - Mis à jour Samedi, 07 Juillet 2007 21:11

Le 14 mars 1974, les généraux jurent fidélité aux chefs de la dictature. Une révolte militaire devait éclater deux jours plus tard. Elle est annulée, mais le contre-ordre tarde à parvenir à *Calda da Rainha*, de sorte que des militaires marchent sur Lisbonne, où tout se résout sans grandes émotions. La "révolution des oeillets" triomphe. Le dictateur Caetano? Il était déjà en train de tomber, convaincu de l'inévitabilité d'un coup d'État militaire contre son régime.

La police secrète mise à part, la dictature s'effaça donc sans grande résistance. Elle était isolée de la population, sans volonté ni initiative, comme dégoûtée de sa propre répression et du machiavélisme jésuitique de son fondateur, le fasciste Salazar. Cette chute allait plonger la société portugaise, atomisée, dépendante, subordonnée dans une crise pré-révolutionnaire que l'on peut découper en trois grandes périodes.

La période des généraux

La première période fut celle des généraux. Le général Spínola, qui avait énoncé ses projets dans un livre, "*Le Portugal est l'avenir*", occupa le pouvoir comme si celui-ci lui était naturellement destiné. Les capitaines se soumièrent, fidèles au sens de la discipline et de la hiérarchie. Mais les discussions sur le programme du Mouvement des Forces Armées, le MFA, allaient être rapidement dépassées par les événements.

Très vite, la mobilisation populaire entame en effet la libération de tous les prisonniers politiques et exige la fin des hostilités dans les colonies et le rapatriement des troupes d'outre-mer. Le projet de Spínola était tout différent. Le général voulait barrer la route à un pouvoir multipolaire dans lequel les rapports de forces se seraient décidés entre la junte, le MFA, les initiatives populaires et celles des partis. Son projet était un projet de continuité organique du régime. Il visait seulement, par une ouverture temporaire, à lâcher une partie de la pression sociale et politique.

Le discours de Spínola lors de la prise du pouvoir était très clair à ce sujet: le général déclara en effet que "le destin des territoires d'Outre-mer devrait être décidé par tous ceux qui considéraient ces territoires comme les nôtres" et que la présidence allait garantir "la survie de la Nation souveraine comme un tout pluricontinentale". Mais ce projet d'État fort échoua, faute de légitimité. Spínola se réfugia en Espagne, d'où il lança une campagne terroriste. Aujourd'hui il est maréchal tandis que son compère Mellos est banquier...

La période des capitaines

Mais n'anticipons pas, la deuxième période fut celle des capitaines. Après l'échec de Spínola, on vit se constituer une étrange pouvoir militaire à géométrie variable. Il s'adapta avec souplesse aux accords entre partis, prit des mesures économiques d'urgence, élabora des réponses aux pressions sociales qui se focalisaient autour des occupations de terres par les paysans pauvres et des occupations de fabriques par les ouvriers. Il prit même des mesures défensives contre le sabotage économique d'un patronat rétrograde, pour pouvoir résister à la montée impétueuse des revendications et des actions populaires. C'est de cette époque que datent toute une série d'acquis tels que les nationalisations de terres et d'entreprises, que les gouvernements ultérieurs s'acharnèrent à démanteler, sous la houlette de la social-démocratie.

La fragilité des structures sociales était le fait dominant dans cette situation sans précédent. Comme le dictateur déchu devait l'expliquer lui-même, dans un livre publié au Brésil où il s'était réfugié: « La bourgeoisie portugaise, habituée à jouir d'un climat de paix durant plus d'un demi-siècle, sous la protection des nombreuses institutions qui lui servaient de tuteur, n'avait pas d'esprit combatif et ne semblait pas agir pour défendre les principes qu'elle disait professer".

Les spinolistes financèrent et impulsèrent des partis bourgeois, le PPD (Parti Populaire Démocratique) et le CDS (Centre démocratique et Social), mais ces partis étaient si marginaux et si mal articulés sur le pouvoir politique qu'ils n'avaient guère de capacité de manoeuvre sociale. De l'autre côté, les partis de la gauche institutionnelle ne canalisèrent pas non plus les mobilisations et ne contrôlaient pas la dynamique sociale.

Cette déshérence permanente des partis conféra une grande autorité au Mouvement des Forces Armées (MFA) qui, auréolé du prestige du coup d'État, put jouer un rôle de premier plan pour tenter de canaliser les multiples pressions sociales en s'y adaptant.

Le phénomène MFA

Minoritaire au sein de la hiérarchie militaire, sans projet cohérent, le mouvement des capitaines vivait de ses propres illusions. Il ambitionnait de créer "un appareil d'État à base populaire". Son document programmatique détaillait une véritable géographie des pouvoirs populaires, de la base au sommet, à laquelle aucun signataire ne croyait évidemment. Le MFA discuta en profondeur ces thèses, totalement inédites pour des militaires. A telle enseigne que le conflit

social finit par éclater au sein de l'armée.

La période des soldats

Ainsi s'ouvrit la troisième période de la révolution portugaise, celle des soldats. Ce fut la période la plus courte, qui dura l'espace d'un printemps au cours duquel les soldats se manifestèrent tandis que le MF A se dissolvait en diverses fractions. Le Président décréta l'État de siège à Lisbonne. Des centaines de soldats bouclèrent la ville, des centaines d'ordres furent donnés pour tenter de contrôler une armée dans laquelle plus personne ne savait quoi faire.

Mais la bataille pour un changement social en profondeur était déjà perdue, et la stabilisation du Portugal capitaliste sous un régime "démocratique" était déjà en bonne voie. La chance a été manquée par manque de capacité de mobiliser un front uni des travailleurs, et aussi parce qu'il aurait été nécessaire de développer et d'approfondir un processus de mobilisation populaire condensant les expériences concrètes de démocratie directe, de participation et d'action immédiate des habitants des quartiers et des organisations de travailleurs.

Le 25 novembre 1975 marque le point final de la montée pré-révolutionnaire et la victoire de la contre-révolution "démocratique". La question centrale de la période ouverte par le 25 avril 1974 fut la désynchronisation entre les rythmes de développement de la crise des appareils d'État et de la mobilisation/organisation des classes sociales. Cette distance a marqué tous les conflits, mais elle a aussi donné une légitimité au conflit: la fragilité des appareils de répression et la contradiction entre les organes de décision, décentralisés du fait des luttes de tendance au sein du MFA, a ouvert tout un champ d'action aux mouvements populaires et, dans certains cas, a stimulé les initiatives. Mais elle a aussi aggravé les illusions sur l'appareil d'État, notamment sur certains secteurs des forces armées.

Leçons stratégiques

Le problème que cette réalité nous pose aujourd'hui est de comprendre que l'augmentation de la marge d'autonomie réelle de l'État face à la société dans une situation de confrontation généralisée peut être un instrument efficace pour l'absorption des conflits. De la sorte, l'expérience portugaise s'inscrit en faux contre les théories de la gauche réformiste institutionnelle, qui voit l'occupation de parties de l'appareil d'État comme stratégie de la

La Révolution des Oeillets au Portugal

Écrit par Francisco Louça

Mardi, 04 Juillet 2006 01:00 - Mis à jour Samedi, 07 Juillet 2007 21:11

transformation sociale.

Elle s'inscrit en faux aussi contre des théories plus sophistiquées, prétendant que l'État, au sens marxiste et léniniste du terme, c'est-à-dire en tant qu'instrument de coercition au service de la dictature plus ou moins ouverte du capital, n'existait plus pendant la révolution portugaise.

L'État portugais n'était certes plus capable de jouer son rôle de coercition et de répression, mais il gardait son hégémonie sur la société, et cette hégémonie faisait barrage à une organisation populaire alternative. Cet État délabré, divisé, n'en montra pas moins sa capacité d'initiative, de résorption des conflits, d'absorption des fractures sociales.

Le 25 novembre 1975, qui marque la fin de la période pré-révolutionnaire dans le pays et la victoire de la "contre-révolution démocratique", est la démonstration chimiquement pure du pouvoir propre de la superstructure étatique, et de son rôle décisif dans le maintien du système capitaliste.

Les crises révolutionnaires ne durent pas éternellement. Tant que la classe dominante garde son appareil d'État, et si délabré que soit celui-ci, elle garde en même temps la possibilité de rasseoir son pouvoir dès que la mobilisation de la classe ouvrière s'essouffle. Du coup, elle garde aussi la possibilité de récupérer tous les acquis qu'elle a dû concéder aux masses pour éviter l'irréparable.

C'est ce que la classe dominante portugaise s'est employée à faire à partir de l'automne 1975, jusqu'au jour d'aujourd'hui. Sous la houlette de la social-démocratie d'abord, en se passant des services de celle-ci ensuite.